



N° 16

Imp. Mariton.

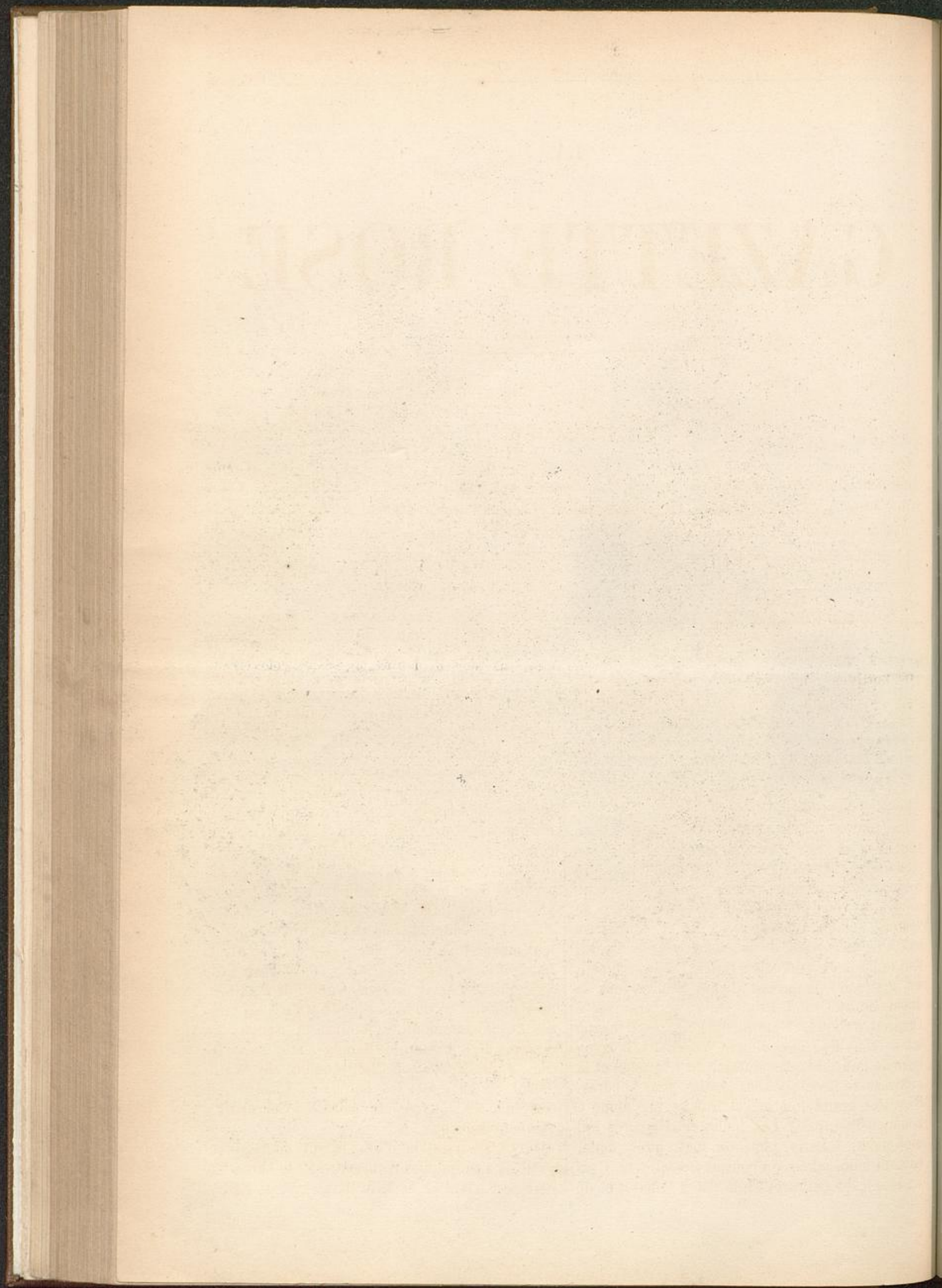
La Gazette rose

Soirees de Château.

1^{er} Juillet, 1872.

Costumes de la M^{me} Gagelin-Opigex. — Passanterie et Robans de la Glaneuse. — Chapeaux et Coiffures de M^{lle} de Rougers. — Ceinture Rigente de M^{me} de Restus-sieurs. — Japon Empire Bienvenu. — Accessoires de Chayron. — Evénails de Campagne de Duvelloy. — Umbrelles de la M^{me} Dupuy. — Gants Pompadour. — foulards de l'Union des Indes. — Chaussures de la M^{me} Souvenot. — Parfums et Savons de la M^{me} Diolot.

3, rue Rossini.



U

So

la

re

bo

in

ve

en

to

es

di

l'e

es

te

co

C'

Lo

so

pa

ur

LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS, par Mme la vicomtesse de Renneville — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville — UNE VISITE AU CAIRE, par M. le docteur Constantin James. — COURRIER DES THÉÂTRES, par Mme la comtesse Dash. — SOUVENIRS DE VOYAGE, par Mme la vicomtesse de Renneville. — LITTÉRATURE : LA SERVANTE (suite), par Mme Caroline Gravière. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE. — Les courses de Fontainebleau et de La Marche. — Tout le Paris élégant est en route. — Les habitués du concert Besselièvre. — Un mariage accompli à Pau. — Une évasion sous la Commune et un mariage d'amour. — Les toilettes locales de Fontainebleau. — Le costume de course de la baronne de Poilly. — A quoi servent les courses ? — Pourquoi nous ne les aimons pas. — Les horizons et les châteaux de Bagnoles-de-l'Orne. — Origine des sources thermales. — Notre-Dame-des-Rochers à Bagnères-de-Luchon.

Les courses qui viennent de s'accomplir à Fontainebleau et à La Marche n'ont pas eu le même retentissement de toilettes que les courses du bois de Boulogne. C'est qu'à l'exception des gentlemen-riders qui font courir et des parieurs qui ne veulent pas perdre l'occasion de se donner les émotions fiévreuses de la chance et du hasard, tout le Paris élégant est en route. Le déplacement est général. On s'était donné rendez-vous le dimanche du Grand Prix. On va se retrouver à l'endroit indiqué. Mme la duchesse de Béhague est à Trouville ; la comtesse Walewska, la comtesse de Pcurtalès, la comtesse de Lagrange et la comtesse de Cremasy sont parties pour Londres. C'est très grand genre d'aller faire une étape à Londres. Pourquoi ? Les belles retardataires qui sont encore à Paris, pour un motif quelconque, passent leurs soirées au concert Besselièvre. C'est un assaut de belles et fantaisistes toilettes et de

vêtements richement brodés qu'on jette sur les épaules pour se garantir de la fraîcheur du soir.

Le vendredi est le jour privilégié ; dédié à Vénus, il devait être choisi par les jolies femmes. Pourtant, samedi dernier, le même monde aristocratique et élégant s'y était réuni de nouveau pour entendre exécuter l'ouverture d'un opéra du marquis d'Aoust.

La physionomie des concerts Besselièvre est très curieuse à examiner. La société se divise en groupes différents et tient pour ainsi dire salon d'un arbre à un autre. On s'y raconte tous les événements politiques et mondains du jour, et tous les scandales à huis-clos qu'on n'ose pas écrire et dont le grand monde n'est pas souvent plus exempt que les autres mondes.

Les habituées du concert Besselièvre s'appellent marquise d'Aoust, comtesses de Durfort, de Boudeville, d'Argy, de Bernis, de Germiny, de Sayvres, de Luppé, de Barthélemy, de Boisjelin, de Montesquiou, de la Borde, de Molke ; les princesses de Beaufremont, Villafranca et Souzo ; les marquis de Boisgelin, de Béranger et d'Aoust ; les comtes de Molke, de Montesquiou, de Walsh Seiant, de Favières ; les barons de Charette, de Nerveau, de Jouvenel ; le maréchal Canrobert y viennent souvent.

Il y était question d'un brillant mariage qui vient de s'accomplir à Pau, entre M. le baron Albert de Bastard et de Mlle Marguerite de Barbo-

tan, fille de la comtesse de Barbotan, propriétaire de l'établissement thermal de Barbotan. Le jeune couple s'est dirigé vers la Suisse et ne sera de retour que vers la fin du mois d'août dans son beau château de Peyraube, près Bagnères-de-Bigorre.

Les eaux ou plutôt les boues sulfureuses de Barbotan, dans le Gers, à un kilomètre de Casaubon, jouirent autrefois d'une très grande vogue. Les vrais malades en connaissent encore le chemin, et l'établissement militaire patronné par le gouvernement y opère chaque année des cures miraculeuses. Depuis la guerre, Barbotan a rendu d'immenses services à l'armée.

On parlait encore d'un autre mariage accompli absolument comme dans les romans de Jules Sandeau, de Louis Enault et de la comtesse Dash; un de ces mariages romantiques qui vont faire rêver les jeunes filles qui se voient presque toujours en héroïnes de George Sand.

Pendant la Commune, M. le vicomte de Beffry, qui était à Paris fut arrêté, on voulut l'incorporer de force dans le 61^e bataillon. S'y étant absolument refusé, on l'emprisonna dans la mairie du 9^e arrondissement.

Une jeune fille qui voyait intimement la mère du vicomte, résolut de le sauver. L'imagination va vite quand elle est poussée par le cœur. Mlle Guillot connaissait un peu un employé de la mairie. Mais cela ne suffisait pas. Elle alla trouver le chef de la 9^e légion, munie d'une lettre de recommandation de cet employé, et demanda à voir le citoyen Beffry, ce qui lui fut accordé sans difficulté.

Elle apportait sous son waterproof un pantalon et une vareuse de fédéré. Le vicomte les passa par-dessus ses vêtements et réussit à quitter la mairie sans éveiller l'attention, tandis que Mlle Guillot demandait à la sentinelle quelles formalités il y avait à remplir pour se faire accepter cantinière dans la garde nationale.

Cinq minutes après, la jeune fille s'en allait très tranquillement, sans encombres.

Tel est ce joli roman d'amour.

Allons, messieurs... si de tristes événements surviennent encore, faites-vous emprisonner, faites-vous délivrer et faites-vous adorer !...

Au point de vue du sport parisien, les courses de Fontainebleau ont été des courses locales. Les jolies châtelaines des environs remplaçaient les belles dames réputées à la mode à chaque première représentation hippique. Avait-on le droit de s'en plaindre?... Vraiment non. Pour être moins connues, elles n'en étaient pas moins charmantes et d'une élégance de bon goût.

Parmi les sportsmen, on remarquait : le comte Henry de Greffulhe, le comte Perrot de Chazelles, le comte d'Evry, le comte d'Heudières, le baron Finot, le comte Hallez-Claparède, le vicomte Louis de Turenne, le vicomte de Saint-Sauveur, le baron de la Rochette, le vicomte Hubert Delamarre, le vicomte de Saint-Roman, le baron Schickler, le comte de Riencourt, le marquis Aguado, le vicomte de Salveste, le comte de Roy, le comte de Bonald, le comte de Clermont-Tonnerre.

Vers trois heures, comme on commençait à craindre que la réunion se passât sans la présence d'une seule élégance parisienne, on vit arriver Mme la princesse de la Trémoille, la baronne Finot et la baronne de Poilly.

Mme de Poilly portait une véritable toilette de courses, consistant en un costume de baratha, tissu serré, de nuance gris ardoisé, garni de dentelles blanches, d'un chapeau plat en toile cirée, enroulé d'une longue écharpe de gaze blanche qui retombait par derrière en se mêlant avec des boucles de cheveux et des guirlandes de fleurs; et d'une casaque de même étoffe, également ornée de guipure blanche.

M. Eugène Chapus, dans son courrier du *Sport*, classe cette toilette parmi les *ne m'oubliez pas* de l'élégance. Il est impossible d'adresser un hommage avec plus de délicatesse et d'esprit.

Il est du petit nombre des sommités de la critique qui savent comment une femme du monde s'habille et doit s'habiller, et ses observations sont toujours remplies de finesse et de vérité.

M. Eugène Chapus regrette, comme nous, le temps où la grande dame affichait une simplicité presque audacieuse et se distinguait ainsi des autres femmes. Elle avait un chapeau n'ayant qu'un simple ruban croisé se nouant sous le menton, sans panache de plumes et sans aigrette de fleurs; mais ce chapeau, en fine paille d'Italie, variait de 100 fr. à 500 fr.

Au nombre des toilettes de Fontainebleau, inscrites sur les tablettes de M. Eugène Chapus, transcrivons :

Une toilette en taffetas vert d'eau, avec casaque Pompadour. Le chapeau en paille blanche était relevé à la Louis XIII, d'un côté doublé de taffetas vert d'eau et orné de rubans verts et roses, ainsi que d'un bouquet de fleurs assorties à la jupe et à la casaque. Cette toilette se complétait par des aiguillettes flottantes de rubans de même nuance que la robe et posées sur l'épaule gauche, à la façon des pages d'autrefois.

Une autre toilette se composait d'une robe de grenadine blanche cotelée, garnie de petits velours noirs et de dentelle. La casaque était de même

étouffé. Le chapeau noir était garni d'un voile et d'une aigrette touffue de petites marguerites des prés, à demi écloses, mêlées de fleurs de grenadier. Ombrelle noire doublée grenade, garnie de dentelles de Chantilly.

Une troisième toilette était un costume en sultane bleu foncé, soutaché de blanc, avec tunique de même étoffe, chamarrée de brandebourgs blancs. Collet assorti soutaché et frangé. Chapeau de paille blanche garni de velours noir et de fleurs des champs, tombant en traîne sur les épaules.

En matière de coquetterie, les élégantes de Fontainebleau s'y entendent à ravir, et les trois toilettes esquissées par M. Eugène Chapus nous paraissent d'une composition distinguée et parfaite.

Sans une bronchite aiguë que le Dieu du vent nous a décoché au bois de Boulogne, le dimanche du Grand Prix, nous serions allée aux courses de Fontainebleau, peut-être bien plus pour des amis charmants que nous aurions été très heureuse de revoir que pour les courses par elles-mêmes.

Quand nous assistons aux courses de Longchamps nous le faisons en qualité de chroniqueuse et de reporter du monde élégant, sans aucune émotion et sans le moindre enthousiasme. Notre cœur ne bat pas pour telle ou telle casaque. Nous regardons jockeys et chevaux courir sans en comprendre l'importance hippique, sinon que tout Paris se dérange pour assister à ce spectacle, que les premières écuries du monde sont en présence, que des paris considérables sont engagés et que l'honneur d'un homme dépend de la vitesse de son cheval.

Ce prix de cent mille francs, que vient de nous gagner un cheval anglais, aurait pu être employé, il nous semble, d'une façon plus utile, après les désastres de la guerre et de la Commune. Si j'avais été gouvernement, j'aurais décrété que ce prix de 100,000 fr., fondé par M. le duc de Morny, alors que la France jouissait de jours heureux et prospères, serait affecté, cette année, à soulager les pauvres de Paris. Cette offrande de cent mille francs eût apaisé bien des courroux, soulagé bien des misères. Le pauvre nait fatalement l'ennemi du riche. Il faut donc que le riche lui ouvre de temps à autre sa bourse, pour qu'il ne la lui prenne plus.

Mais si les courses sont pour moi une fatigue et un ennui plutôt qu'un plaisir réel, il n'en est pas de même quand j'ai devant les yeux un horizon splendide, où la magnificence de la nature éclate de toutes parts. L'immensité de la mer, le silence des grands bois, le chaos des montagnes qui sont les vagues du ciel, les prairies verdoyantes,

les collines échelonnées en amphithéâtre sur le flanc des montagnes me causent des admirations et des joies d'enfant. Que c'est beau la nature !... Quel calme !... quelle puissance !... quel repos !... Heureux ceux qui peuvent vivre là et oublier !...

Aussi nos aspirations pour Bagnoles-de l'Orne sont-elles sincères. J'aime ce tout petit coin ignoré de la Normandie, qui s'appelle la Suisse normande, parce qu'il a un aspect sauvage, pittoresque et enchanteur. On est à six heures de Paris et, au milieu de ce bois de sapins balsamiques et odoriférants, on se croirait à 300 lieues pour le moins en regardant, au-dessous de soi, un torrent qui mugit et des rochers se groupant en massifs de rhododendrons et de genêts des Alpes. Hélas ! les rhododendrons seront effeuillés quand nous arriverons à Bagnoles. Il faudrait quitter Paris au mois de mai et assister au réveil de la nature dans ce petit paradis terrestre enclavé entre deux belles forêts appartenant à l'Etat, la forêt d'Audaine et la forêt de la Ferté-Macé.

Mais quels plaisirs trouve-t-on à Bagnoles-de-l'Orne, nous dira-t-on ?

Aucuns, et on ne s'y ennue jamais, à moins qu'on n'aime la vie de Casino, le trente-et-quarante et un luxe effréné. Il n'y a ni ville, ni village, ni paysans, ni bergères à Bagnoles-de-l'Orne. C'est la fée d'Audaine qui y commande en souveraine ; elle est la naïade immortelle de ces lieux privilégiés par Hippocrate.

Plusieurs auteurs font remonter aux Romains la découverte et l'appropriation des sources de Bagnoles. Ils prétendent trouver la justification de cette hypothèse dans le nom de Bagnoles donnée à cette station thermale *Balneum, Bagneum, Bagneolum*, petits bains.

Ils ajoutent qu'on a retrouvé à diverses époques, en fouillant le sol, plusieurs substructions en briques et en ciment, qui ne laissent aucun doute sur leur origine et leur distinction. On sait d'ailleurs que les Romains faisaient un usage presque journalier des bains, qu'ils en ont construit partout où ils ont séjourné quelque temps. Il est donc tout naturel qu'ils aient choisi ces lieux pour y établir une station thermale, alors qu'ils y possédaient une forge et que de nombreux monuments, dont nous parlerons dans nos courriers de Bagnoles, attestent leur résidence prolongée dans ces contrées où il n'existait pas d'autres sources chaudes. Pendant l'époque de Barbarie qui a suivi l'invasion des Francs, pendant les guerres acharnées que se sont livrées sur les confins de leurs territoires les Bretons, les Normands et les Mancaux, l'établissement fondé par les Romains est tombé en ruine et en oubli ; ses débris ont été

emportés par les eaux du torrent qui roulait à ses pieds et qui emporteraient encore aujourd'hui les constructions nouvelles si elles n'étaient défendues par des digues puissantes.

Ce n'est qu'à dater du règne de François I^{er} que les eaux de Bagnoles prirent une certaine importance et devinrent les bains de prédilection de tout ce que la cour renfermait de plus éminent. Marguerite de Valois, sœur de François I^{er}, duchesse d'Alençon, châtelaine de Conterne et plus connue sous le nom de Marguerite de Navarre, aimait beaucoup à s'y rendre avec sa cour, ses pages, ses poètes, ses musiciens et ses savants, et c'est de cette époque que datent la plupart des châteaux renaissance qui couvrent le pays, et dans lesquels chaque seigneur tenait à honneur de donner l'hospitalité à la suzeraine.

Toute une pléiade de châteaux normands entourent Bagnoles dans son écrin de verdure. C'est d'abord le château et le parc de la Roche-Bagnoles, qui appartient à M. Goupil, un enfant du pays, et dont on compte aujourd'hui la fortune par plusieurs millions. Le parc de M. Goupil est toujours ouvert; y entre qui veut. C'est l'hospitalité la plus bienveillante et la plus étendue qu'on puisse rencontrer; aussi les baigneurs de l'établissement thermal en profitent-ils. Le château de M. Goupil est assis sur le versant sud du parc. C'est une princière demeure dans le style renaissance, composée d'un principal corps de bâtiment flanqué de quatre tours aux angles.

Le plus proche voisin est ensuite le château de Conterne, dont l'élégante construction du seizième siècle se mire dans les eaux limpides d'une vaste pièce d'eau.

Puis le château de la Bermondière, appartenant à la famille de Kaerbout.

Le château de Chantepie, dont M. le marquis de Matère a fait sa résidence, et qui possède une chapelle gothique ornée de fresques et de vitraux du meilleur style et une des plus belles orange-ries de France.

Le château de Hauteville, l'une des plus belles habitations de la Mayenne, dont le propriétaire, le marquis de Hauteville, est le descendant de la belle Isabelle de Hauteville, fille de Samson, seigneur de Hauteville en Chanchigné, et de Suzanne de Loré, que ses père et mère avaient donnée comme fille d'honneur à Marguerite de France, sœur de Henri II, et qui acheta Lassay vers 1550.

Le château de Saint-Maurice, à une lieue de La Ferté-Macé, sur la lisière de la forêt, habité par M. le comte et Mme la comtesse de Contades.

Le château de Carrouges, qui atteste encore de

la grandeur des Leveneur, l'une des plus illustres familles de Normandie et de France.

Et la tour du château de Rânes, qui appartient aujourd'hui au prince de Berghes.

Avec de tels buts de promenade, qu'on peut varier presque tous les jours, il est impossible que la vie soit triste et dépourvue d'aucun charme.

Quant à Bagnoles par lui-même, l'établissement thermal est des mieux agencés et des mieux organisés. S'il n'a pas le luxe des établissements d'Allemagne, il est plus confortable et plus français; aujourd'hui c'est beaucoup. La table y est excellente, et les eaux de la grande source thermale remplacent avantageusement celles d'Ems et de Wiesbaden. Si Bagnoles avait une roulette et un grand organisateur, comme M. Dupressoir, pour transformer Bagnoles et en faire une ville de luxe et de plaisir, peu de stations thermales pourraient entrer en rivalité avec elle; Bagnoles s'étendrait de la forêt d'Audaine au bourg de la Madeleine d'un côté, et jusqu'à Conterne de l'autre. Dans un temps donné c'est ce qui arrivera.

En attendant, contentons-nous de ce qui existe, et que les anémiques, les rhumatisants et tous ceux qui sont atteints de maladies d'estomac ou d'affections de la peau aillent à Bagnoles, ils y retrouveront des forces, la guérison et la santé. On y arrive en six heures par le chemin de fer de Granville jusqu'à la station de *La Ferté-Macé*, où les omnibus de l'établissement thermal viennent chercher les voyageurs pour les conduire à Bagnoles même. Le trajet est charmant, vingt minutes, pas plus, en pleine forêt. On respire à pleins poumons les senteurs aromatiques des chênes et des grands pins de Normandie.

Ce qu'il y a d'infiniment précieux à Bagnoles, c'est une immense piscine à eau thermale courante, la plus grande qui existe, et dans laquelle les baigneurs se livrent aux plaisirs de la natation.

Notre premier courrier de la *Gazette Rose* sera daté de Bagnoles-de-l'Orne.

Mais avant d'aller jouir des délices de la villégiature et de réparer notre santé, si éprouvée et si chancelante, n'oublions pas une œuvre pie et bien touchante, qui se fonde sous les auspices de M. l'abbé Rouquette, et qui est patronnée par Mme la marquise de Cousy-Fageolles, l'*Orphelinat de Notre-Dame-des-Rochers*, près Bagnères-de-Luchon.

Voici ce que dit M. l'abbé Rouquette :

« Les innombrables touristes qui ont visité Bagnères-de-Luchon savent que la vallée où se pose cette charmante ville est la plus riante, la plus belle, la plus florissante de toutes les Pyrénées.

« On lui trouve encore des attraits quand on revient de la Suisse ou des Alpes, et quant à l'efficacité de ses sources, elle est vraiment merveilleuse.

« La vieille fonderie dont la Providence a sauvé les constructions est déjà en état d'appropriation suffisante pour recevoir un nombre relativement considérable d'orphelins. Elle a donc changé de destination et de nom, et elle s'appellera désormais *Notre-Dame-des-Rochers*. Je suis de ceux qui croient que le nom conféré à une institution, aussi bien que le titre donné à un livre, sont un des éléments les plus assurés de leur succès.

« Notre-Dame-des-Rochers !.... c'était le nom qu'un vénérable prélat proposait de donner, il y a quelques années, à une statue de la Vierge qu'on avait le projet de placer sur l'antique tour de Castelveil. Je me suis souvenu de cette indication et j'en ai fait le baptême de l'Orphelinat tout entier.

« *Notre-Dame-des-Rochers* !... Ce nom est surtout vrai : les rochers y sont, depuis six mille ans, Notre-Dame y vint avec les premiers apôtres des Gaules ; mais aujourd'hui elle s'y établit à l'égal de Notre-Dame du Puy et de toutes les Notre-Dame de France, si nombreuses et si honorées.

« *Notre-Dame-des-Rochers* !.... Ce titre ne révèle pas seulement une idée poétique comme les pierres sauvages et primitives qui servent de piédestal à son image, et bientôt à sa chapelle... Cela révèle une protection surnaturelle, à laquelle j'ai tout motif de confier mon œuvre.

« *Notre-Dame des Rochers* !... C'est la mère des orphelins de la montagne tout d'abord ; mais tellement hospitaliers seront la maison et le patronage que les orphelins pauvres de la grande ville y peuvent venir ; on ne les repoussera pas. Ils auront d'ailleurs des mères adoptives

« Le terrain acquis n'est pas vaste, il est vrai ; mais on y cultivera avec succès et facilité l'horticulture et tout ce qui se rapporte aux légumes, aux fruits et aux fleurs, la pisciculture, et tout ce que peuvent produire au colon qui les soigne bien, les vaches, les brebis et les chèvres de la montagne.

« La nature nous a donné d'autres richesses.

« Le torrent appelé *la Pique*, qui devient plus tard la Jaronne de Toulouse, passe tout entier dans l'Orphelinat. Des cours d'eau d'une limpidité et d'une rapidité extrêmes, des chutes toutes naturelles, mettent à la disposition de n'importe quelle industrie une force motrice qui peut être portée à deux cents chevaux et plusieurs fois renouvelée, sans sortir de notre parc.

« Des machines à scier et à tourner les bois de toutes sortes sont déjà installées sur ces courants. J'ai l'espérance que, dans un temps qui n'est pas très éloigné, l'industrie fera vivre l'Orphelinat aussi véritablement que les bras de l'orphelin et viendront en aide à l'industrie.

« Nous les retiendrons ici, ces enfants de la montagne, que la seule vue de la civilisation mal comprise a souvent convertis en *déserteurs* de leur pays.

« Le bien moral sera à l'unisson du bien-être matériel ; le bien religieux couronnera tous les autres biens. L'Orphelinat industriel et agricole de *Notre-Dame-des-Rochers*, près *Bagnères-de-Luchon*, mérite l'attention de toutes les femmes de cœur et de toutes les femmes riches. Que les belles dames qui vont demander aux Pyrénées des horizons splendides ou le soulagement de leurs souffrances donnent leur obole à Notre-Dame-des-Rochers et aux petits orphelins de la montagne et de la guerre.

« Notre-Dame-des-Rochers abrite déjà douze orphelins ; espérons qu'elle en aura bientôt cent. Des religieuses qui eurent, il y a quinze mois, l'honneur d'être chassées à minuit, par les Prussiens, d'une ferme-école qu'elles dirigeaient aux confins de la Lorraine, partagent notre sollicitude.

« Nous avons même une chapelle provisoire, et jusque-là Dieu est avec nous. »

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

LES MODES DU TOUR

Autrefois, à pareille époque, il n'y avait plus de toilettes nouvelles. La mode faisait relâche et se reposait. Il n'en est plus de même aujourd'hui. La mode est incessante dans ses innovations et dans ses caprices ; le costume qui a paru hier est déjà démodé ; il lui faut du nouveau, toujours du nouveau. Où en trouver ? Dans la *maison Gagelin-Opigez*, qui fait éclore un nouveau modèle à chaque costume qu'elle exécute.

En voici deux d'une élégance suprême :

Un costume de plage, dont le jupon en faille feuille de rose est entièrement plissé sur le devant, avec plis très creux et extrêmement fins, comme des plissés de novice. Le derrière de cette jupe de faille rose est garni d'un seul volant en spirale se déroulant en cinq volants bordés d'un large biais gradué sur la hauteur de chaque volant. La tunique, en gaze chantilly brochée rose, est de forme mousquetaire, avec un grand gilet de faille

rose et revers assortis. La casaque, très longue sur les côtés, est relevée très haut par derrière en postillon pour dégager les volants de la jupe. Les manches sont demi-larges, ouvertes sur le dessus du bras.

L'autre est en batiste écrue, toute garnie de mousseline blanche brodée et d'entre-deux de broderie alternant avec des plissés de batiste blanche brodée. Le jupon est garni d'un grand volant bahut par devant, laissant voir entre chaque pli un entre-deux brodé surmontant un volant de mousseline brodée et un volant de batiste écrue tuyauté. La casaque, entièrement fermée devant, est boutonnée du haut en bas et garnie d'un grand volant tuyauté entremêlé d'entre-deux brodés comme à la première jupe. Cette tunique, très relevée sur les côtés, est retenue par une écharpe de batiste prise dans le côté de la casaque et par des nœuds de ruban. Ce retroussis fait haute nouveauté. Il est très élégant; mais il faut l'inspiration d'un véritable artiste, tel que M. Yves Opigez, pour en faire une merveille de bon goût et un décor imprévu.

En fait de costume de voyage, rappelons la *couverture Monaco*, qui va propager le nom de Gagelin dans les quatre coins du monde. Cette couverture Monaco est une couverture de voyage plus ou moins luxueuse, qu'on transforme à volonté en burnous et en casaque orientale.

Un charmant costume de voyage est en cachemire réséda pur, brodé d'une soutache plus foncée faisant camaïeu. La jupe est plissée très haut. La tunique, droite devant, descend très bas et boutonne dans toute sa hauteur. Elle se relève des côtés en faisant par derrière basque postillon. Un autre le se gonfle derrière en tournure avec une écharpe partant des côtés. C'est très simple et très distingué. On peut faire exécuter pour cette toilette la couverture Monaco en cachemire réséda pur, finement soutachée et doublée de soie assortie.

Citons encore un costume Ruy-Blas, en sultane mais doré, orné de faille bleu de Sèvres, qui est élégant tout en étant accessible à toutes les bourses. L'un des grands mérites de la *maison Gagelin Opigez*, c'est de faire du très riche, du très somptueux, et en même temps du très simple et du très nouveau. Une tunique de chez Gagelin peut se porter deux années de suite sans être démodée, parce qu'elle est l'expression de la mode qui va paraître et qui ne se promène pas encore de par le monde.

Combien de charmantes femmes hésitent à entrer chez *Gagelin* en se disant: « C'est trop cher!... » — Non, mesdames, ce n'est pas

trop cher, puisque c'est élégant et que votre toilette a grand air.

Savez-vous ce qui est cher?

C'est le costume confectionné, qui ressemble à tous les autres costumes, et qui a pour le moins deux ou trois cents exemplaires de la même édition. Vous allez aux eaux; vous courez après votre robe en vous disant: — « Je croyais que c'était moi! » Ce costume coûte bon marché relativement, mais combien de temps dure-t-il, et quels sont la gloire et les compliments que vous en tirez?... Aucun. Avec deux toilettes bien comprises et bien étudiées de chez Gagelin, une femme économiste peut représenter une femme à la mode, si telle est sa fantaisie.

La *Glaneuse* a été très préoccupée, cette dernière quinzaine de juin, de l'organisation des boîtes de mercerie de voyage. C'est très commode. Tout est réuni dans ces boîtes, qui varient de 20 à 30 fr. Nous en avons donné le détail, nous n'y reviendrons pas. Si, dans les préparatifs de voyage, on a oublié cette boîte de mercerie, il est très facile d'écrire à la *Glaneuse*, 7, rue de la Chaussée-d'Antin, qui l'expédie bien vite à destination, de même que le plus petit objet qu'on désire.

La haute nouveauté de la *Glaneuse* consiste dans les rubans de taffetas cuit extra-souples, en teintes nouvelles, à 5 francs 50 cent. le mètre. Toutes les voyageuses en ont emporté de toutes les couleurs pour renouveler leurs toilettes. Avec une ceinture, un nœud de coiffure, un nœud de cravate, on transforme tout un costume.

Rappelons aussi les rubans camaïeux, rayés de deux teintes, en n° 90, ayant 18 centimètres de largeur et se reproduisant en bleu paon et bleu Nil, en pensée et lilas, en Havane et marron, feuille de rose et rose passé, bleu turquoise et bleu passé, gris argent et gris acier, ponceau et grenat, vert réséda et vert pré.

Ce qui est toujours très recherché comme fantaisie élégante, ce sont les fichus en crêpe de Chine, dont les jeunes femmes et les jeunes filles se contentent comme confection. Elles ont raison: le fichu de crêpe de Chine est très souple et il se drape avec un charme d'autant plus grand qu'il fait valoir la taille en ayant l'air de la dissimuler.

Il y a le fichu Demoiselle de Belle-Isle, le fichu Lambelle, le fichu breton, le fichu bordelais, le fichu draperie et le fichu peplum, sans compter tous les nœuds, rabats, colliers et jabots qui se renouvellent au jour le jour. Il y a le nœud Watteau, le nœud Fontanges, le nœud Scudéry, le nœud Lauzun, le nœud Méphisto, le nœud Antoinette, le nœud cascade, le nœud clochette, que

sais-je?... Il y en a tant et tant qu'il nous est impossible de les énumérer tous.

Les voiles en tulle uni ont remplacé les voiles mouchetés, dissimulant les traits et faisant loup Louis XV sur le visage. Aujourd'hui on ne se cache plus, mais les voiles blancs unis en tulle illusion produisent sur la figure le reflet velouté de la poudre de riz et du duvet de cygne. C'est très doux et très jeune.

Il est préférable de porter le tulle uni blanc et de ne pas l'assortir à la nuance du chapeau. Ce n'est pas du tout seyant d'avoir un visage bleu, mauve, vert ou maïs. D'ailleurs, l'unité n'est plus de mode. Ah! bien oui!... Les chapeaux sont enrubannés de plusieurs couleurs comme des chapeaux de conscrit et de postillon. C'est joli, parce que c'est la mode et parce que tout le monde en porte, sans quoi ce serait affreux. Pour les eaux et pour la campagne, on recherche encore cette année les chapeaux de paille blanche ornés de mousseline, de tarlatane et de nœuds de ruban rose, maïs, bleu, vert réséda ou velours noir, avec touffe de roses et de fleurs assorties. Les formes sont cabossées, dans le genre paillasse. Un jeune et joli visage n'en est que plus original. Millé de Bongars a des modèles nouveaux et charmants dans sa toute modeste installation, 1, rue d'Antin. Sa mantille Louis XV, dont nous avons parlé dans la *Gazette Rose* et dans la *Revue de la mode*, fait fureur en Italie. La jeune artiste a reçu au sujet de cette mantille de bien flatteuses félicitations qui l'encouragent à tenter de nouveaux modèles s'affranchissant de la banalité.

Citons entre autres :

Un chapeau de paille blanche très fine, avec bord relevé tout autour, doublé de turquoise faille de rose et d'un biais gris lavande. Tout autour de la calote s'enroule une torsade écharpe en faille gris lavande et turquoise feuille de rose, faisant aigrette de trois nœuds gris de côté, avec bouquet de plumes roses et grises. Par derrière l'écharpe se dénoue en pans doubles, tombant sur un nœud de dentelle. Barbes de dentelle noire.

Un chapeau de paille blanche doublé de faille gros vert, avec petit bord de velours. Autour de la calote, torsade de faille vert, se nouant en gros nœud cravate derrière, et sur le côté un bouquet de deux plumes vertes de deux tons différents, genre camaïeux. Barbes de dentelle noire.

Un chapeau de batiste écru assorti aux toilettes, soit écru, blanche ou maïs. La forme clo-

chette, un peu abaissée sur les yeux, est bouillonnée sur la calote et plissée sur la passe, avec valenciennes et guipures en rapport avec le costume. Un joli bouquet de fleurs des champs est perché sur le haut du chapeau faisant clochette, retenu par une agrafe de velours noir. Deux rubans de velours noir n° 9 partent du bouquet de fleurs et vont se nouer sous le chignon.

Un chapeau suisse tout à fait avancé sur les yeux et relevé derrière au-dessus du chignon, en paille d'Italie, enroulé d'une torsade de gaze blanche avec voile flottant derrière et une traverse de velours bleu sur la calote s'attachant de chaque côté en deux larges nœuds de velours bleu, et petites brides de velours bleu nouées derrière. On remplace les nœuds de velours par deux bouquets de fleurs si on le désire.

Un chapeau en paille de riz blanc, à large bord s'abaissant sur les yeux, genre Marie-Antoinette, relevé de côté par une très belle rose épanouie avec traîne et feuillage qui retombe derrière et coques de velours noir.

Un chapeau de voyage en paille noire avec torsade de faille en biais, doublé de la couleur du costume, avec gros nœud cravate sur le côté retenant une aile d'oiseau s'étalant sur le fond du chapeau. Derrière tulle malines, avec deux pans écharpe retenus par un nœud cravate.

Un chapeau de paille d'Italie, Marie-Antoinette, à large bord tout doublé de faille maïs, relevé d'un côté par un bouquet de fleurs des champs remontant sur le fond de la calote. Par derrière, pans de ruban maïs.

Une paille de riz, formé diadème, bordé de deux petits velours noir. Une traverse très simple en velours noir sur la passe se noue derrière en gros nœud Watteau à pans flottants. Sur le côté de la calote, joli bouquet de reines-marguerites mélangées, vert d'eau, rose et lilas.

Les toilettes de foulard Pompadour, qui ne se sont pas montrées à Paris, ont réservé toutes leurs splendeurs pour les bains et les eaux. On peut risquer, sur la terrasse de Dieppe et sur les boulevards de Royan, ce qu'on n'oserait pas mettre sur le boulevard des Italiens. Paris a ses toilettes de prédilection. Celles qui s'en affranchissent se

font montrer au doigt et se compromettent moralement.

Il y a deux genres de tuniques Louis XV, la tunique Pompadour et la tunique Watteau. La tunique Pompadour est fleurie de larges bouquets de roses, d'œillets, de grenades et de fluxias, sur foulard fond noir, fond marron, fond bleu de Sèvres, fond cuir de Russie. Cette tunique se porte sur jupon assorti, avec grand volant froncé surmonté d'une ruche à la vieille en foulard, liseré des deux côtés. La tunique est encadrée d'un volant avec ruche de foulard tuyautée et liserée et se relève sur les côtés en paniers, avec une écharpe de foulard uni en nuance tranchante. Les manches sont larges, avec volant, ruche à la vieille et nœud de ruban à la saignée, ou plutôt demi-écharpe de foulard.

La tunique Watteau est fond blanc parsemé de délicats bouquets de fleurs miniatures ou de branchages fleuris de ne m'oubliez pas et de roses de mai. C'est très jeune, très frais et très élégant. On porte cette tunique Watteau avec un jupon de crépon de l'Inde rose, mauve, mais, vert réséda, bleu paon, gris fauvette, lilas de Perse, havane clair. Le crépon de l'Inde est inusable ; il ne se chiffonne pas, et il a le grenu et le nacré du crêpe de Chine, sans coûter aussi cher. Le crépon de l'Inde est le tissu intermédiaire entre le crêpe de Chine et le foulard.

Il y a encore la tunique Mousquetaire et la tunique Orientale, sans oublier la tunique Princesse. Tant que cela de tuniques, nous dira-t-on ? Ce n'est pas de trop. Et les élégantes qui lancent la mode en ont plus d'une demi-douzaine à leurs ordres.

La tunique Mousquetaire est ravissante en crêpe de Chine bleu turquoise, doublé d'une soie très légère, rose effacé. Voyez-vous l'effet de ce bleu tendre et de ce rose qui ne l'est pas moins, combinés ensemble. On dirait d'un volubilis. C'est doux, c'est poétique, c'est rêveur. Les belles marquises du temps de Louis XV ne sont pas habillées autrement sur les éventails de Duvelleroy. Les revers Mousquetaires relèvent la tunique très en arrière et dégagent un jupon rose ou bleu, garni d'un fouillis de tout petits volants simplement ourlés ou lisérés.

Ce qui est encore de bon goût, c'est un costume en foulard *Tussore*, nuance écrue naturelle, finement brodé de soutaches délicates ou garni de guipure écrue frangée.

Il est plus que temps de songer aux toilettes Pompadour en foulard, si on veut en jouir cet été, et il faut demander au plus vite à l'*Union des Indes* sa collection de foulards pour la saison d'été. —

Nous prions instamment nos lectrices de retourner au plus vite cette collection d'échantillons *rue Auber*, car elle est toujours attendue de tous côtés avec impatience.

Avec les manches ouvertes dégageant l'avant-bras, il faut absolument porter le gant mitaine en peau de Saxe et en peau de Suède. Le gant de chevreau est réservé aux toilettes du soir. Il boutonne six et huit boutons, tandis que le gant de campagne et de voyage n'a ni boutonnière ni manchette. Il est très large, tout en cambrant la main et en moulant le poignet.

Il en est exactement du gant comme de la chaussure : il faut un coupeur habile pour conserver à la main toute son élégance aristocratique ; et si nous désignons *Jouvenot* pour la chaussure, nous indiquons le magasin de la *rue Meyerbeer*, 5, aux Parfums de France et d'Angleterre, comme résumant toutes les qualités du gant bien fait et du gant aristocratique.

Nos lecteurs et nos lectrices nous remercieront de les envoyer chez cette jeune femme, qui a pour réussir une distinction native et le désir de bien faire. Elle ne collectionne que des objets d'art et de bon goût. Elle a pour les sportsmen des cols et des cravates irrésistibles, et pour les voyageuses des jarretières de grande dame et des nœuds au goût du jour. Tout ce qui est coquetterie raffinée y est étudié avec soin. Par ces extrêmes chaleurs, on peut conserver un teint frais et coloré avec la *Fleur de cygne à la glycérine*, qui l'emporte sur toutes les poudres et veloutines qui existent. On a le teint blanc et reposé, sans qu'on puisse se douter qu'on a obtenu cette blancheur délicate avec la *Fleur de cygne*.

Rappelons l'Email du Sérail pour lustrer et rosser les ongles. C'est de l'émal purpurin. L'eau glisse dessus et l'émal reste. La main n'en paraît que plus blanche et plus veinée, et les doigts plus aristocratiques.

Et l'Eau des fruits comme eau de toilette. Et le Kiss me quick pour le mouchoir ?... Vous trouverez tout cela *rue Meyerbeer*.

Les femmes véritablement élégantes observent encore l'harmonie dans l'ensemble de leurs toilettes, et la baronne de Poilly, qui compte parmi la pléiade d'étoiles à la mode, emporte avec elle tout un bagage de chaussures assorties à ses costumes.

Quand nous vous aurons dit que la baronne de Poilly se fait chausser chez *Jouvenot*, de même qu'elle commande ses bijoux artistiques à *Marc Gueyton*, vous comprendrez la valeur industrielle et artistique de *Jouvenot* et du bijoutier fantaisiste.

Toutes les élégantes et même les hommes du monde se sont arrêtés depuis une quinzaine de jours devant les vitrines de Jouvenot, 165, rue Saint-Honoré, près la place du Théâtre-Français, pour admirer une paire de bottines en daim gris, à talons Louis XV, demi-cambrés, et avec talons de liège, d'une élégance et d'une souplesse telles que ces bottines eussent bien certainement obtenu le prix d'honneur, si elles eussent concouru à une exposition quelconque. Ce qu'elles ont été convoitées et désirées ne peut se dire. On les voulait absolument parce qu'on ne pouvait pas les avoir. Hélas ! ces bottines de daim gris, uniques au monde, vont rester dans leurs vitrines pour consolider la réputation de Jouvenot. La personne qui avait commandé cette fantaisie de très grande dame ne peut les porter ; elle est atteinte d'une maladie de cœur, et il faut qu'elle parte aux eaux en pantoufles.

Quant aux chaussures de Mme la baronne de Poilly, elles se composaient :

De souliers chevreau bleu turquoise, talons Louis XV, avec nœud de ruban marron et bleu ;

De souliers chevreau gris tendre, avec rubans de deux tons camaïeux ;

De souliers roses avec rubans roses ;

De souliers noirs, chevreau mat, avec rubans noir et ponceau ;

De souliers en batiste écrue, avec nœud Louis XV en guipure écrue et rubans bleus ;

De souliers en chevreau mordoré avec nœud havane et marron ;

De bottines cracoviennes, à barrettes sur le dessus du pied ;

De bottines de voyage, de bottines de satin noir et d'étoffe assorties aux toilettes, et de souliers de satin noir, ayant plusieurs nœuds de rechange, dans les nuances des toilettes et des costumes.

L'art de s'embellir ne consiste pas uniquement à s'occuper de sa toilette, de ses costumes, de ses chapeaux, de ses fleurs, de ses rubans et de ses chaussures. Demandez-le plutôt à la maison Violet.

A quoi sert de parer un visage fané et fatigué ? A le faire remarquer davantage. La santé donne la fraîcheur et la beauté. Alors, madame, vous nous renvoyez au docteur Constantin James. Oui et non. Pour savoir la station thermale où la plage maritime qui doit guérir vos tristesses et les infirmités que vous n'avez pas toujours ; mais je vous adresse directement à la maison Violet, *rolonde du Grand-Hôtel*, au coin de la rue Scribe, pour tous vos cosmétiques de beauté, de fraîcheur et de jeunesse.

Il y a les articles exclusifs contre-signés de la

Reine des Abeilles, qui est la marque de fabrique de la maison Violet et son sceau inviolable. Si cette industrieuse *Reine des Abeilles* ne voltige pas sur tous les produits de la maison Violet et ne les protège pas de ses ailes d'or, dites-vous que c'est de la contrefaçon et n'y attachez aucune confiance.

Pour le bord de la mer et le hâle de la campagne, il faut faire usage des eaux de toilette à la glycérine parfumée, que la maison Violet vient de préparer à la violette d'Italie, au Portugal et à un bouquet composé qui s'appelle *Parfum Violet*, et dont la senteur délicatement aromatisée et tonifiante est exquise.

La Glycérine a les vertus thérapeutiques d'adoucir la peau, de la tonifier et de la préserver des irritations, gerçures, boutons, rougeurs, inflammations, en un mot de la guérir des affections dermiques, en la maintenant ferme, lisse, souple et moelleuse et dans une fraîcheur juvénile.

En outre des eaux de toilette, il y a la Crème de beauté à la glycérine, si efficace contre les rides, et la pâte Emulsive à la glycérine, qui donne aux mains une grande souplesse et un velouté satiné.

Puis le Glycérolé tonique et rafraîchissant au quinquina et aux roses de Parme, pour les soins intimes de la toilette.

Parlons aussi des savons qui ont leur importance hygiénique, tels que le Savon royal de Thridace, aux sucs de laitue ; le Savon cold cream chinois et toute une collection de Savons assortis à l'odeur préférée, tels que musc, mousseline, jasmin, héliotrope, roses, Jockey-Club, Ylang-Ylang, roses de mai, etc., etc.

Les autres articles exclusifs à la maison Violet se classifient ainsi :

EAUX DE COLOGNE

Impériale, de la Reine des Abeilles, des Souverains.

EAUX-DE-VIE LAVANDE

De la Reine des Abeilles, des Souverains, Scotia, Lavande, Ambrée.

EAUX DE TOILETTE

Rosée des Abeilles, Eau de toilette Violet, aux violettes de Nice, du Jockey-Club, au parfum préparé.

VINAIGRES

Aux violettes d'Italie, aromatiques.

LAITS ET LOTIONS

Eau de beauté, lotion antiphilideine, lait de roses, lait de violettes.

POMMADES

Crème duchesse, nutritive, thridacienne, Floreine, Violet, Ylang-Ylang, au baume de violettes, Farnèse.

EXTRAITS D'ODEURS POUR LE MOUCHOIR

Fleurs de France de la Reine des Abeilles, Essence bouquet, gouttes de violettes d'Italie, Foin coupé, Jockey-Club, Roses de mai, Fleurs de lys, Rose mousseuse.

POUDRE DE RIZ

À la violette, aux lys de Cachemire.

Nous avons donné ce catalogue des principaux produits de la maison Violet pour que vous puissiez faire votre choix et demander les articles qui conviendront à votre beauté et à vos goûts.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

GUIDE AUX EAUX MINÉRALES
ET AUX BAINS DE MER

(Huitième édition)

PAR M. LE DOCTEUR CONSTANTIN JAMES

UNE VISITE AU CAIRE

(Suite)

Les cavaliers qui composaient l'escorte étaient de jeunes nègres, paraissant avoir de 25 à 30 ans, de bonne mine, la figure pleine, mais sans traces de barbe. Leur maintien avait quelque chose de grave et d'un peu solennel, ils montaient des chevaux noirs et avaient la tête couverte du fez traditionnel. La population leur témoignait les plus grands égards; nous sûmes que c'étaient les gardiens du harem.

Quant aux femmes du khédive, elles continuèrent à circuler au milieu de la foule, puis se retirèrent à minuit comme de simples mortelles. Nous ne pouvions en croire nos yeux. Eh! quoi? c'étaient là les descendantes de ces superbes odalisques, que jamais infidèle, n'aurait osé souiller d'un seul de ses regards, sous peine des châtimens les plus terribles.

C'est qu'en Orient la femme, elle aussi, s'est singulièrement émancipée, et du train dont vont les choses, le moment n'est pas loin où elle s'inspirera plus encore des articles de la GAZETTE ROSE que des principes du Coran.

Du reste, le khédive a été le premier à donner l'exemple de cet oubli de l'ancienne étiquette. Ainsi, nous le rencontrons à tout instant dans les rues du Caire, conduisant lui-même sa petite voiture d'osier, véritable panier parisien, et

n'ayant d'autre suite qu'un laquais debout derrière lui. Toutefois, il croirait déroger en se montrant en public avec ses femmes. Celles-ci vivent confinées dans un coin isolé de son palais, où on leur prodigue les chatteries les plus propres à augmenter leur embonpoint, absolument comme dans nos fermes on engraisse les volailles pour les rendre dignes de figurer sur la table du maître. Voilà de ces contrastes comme on n'en voit qu'en Orient.

On affiche de grands airs de civilisation européenne et aubesoins de popularité bourgeoise, et la femme continue à être un objet de luxe et de plaisir et non pas un être pensant, susceptible d'intelligence et d'idées nobles et élevées.

Docteur CONSTANTIN JAMES.

COURRIER DES THÉÂTRES

C'est presque une corvée que le spectacle par le temps qu'il fait. Les salles sont de vraies fournaises dans lesquelles on s'enferme pour se laisser amuser. Si on nous condamnait à ce supplice, assurément nous crierions à la tyrannie; mais nous y allons volontairement, dès lors nous n'avons pas le droit de nous plaindre.

Les premières représentations sont encore suivies, pourtant ce n'est pas le même monde. Excepté les critiques à qui leur devoir impose cette obligation, on n'y retrouve aucune des figures habituelles. Paris est démeublé, la cessation de la pluie a fait envoler tous les oisifs. Les villes d'eaux, même les bains de mer, appellent tous ces heureux de la terre; ils y courent, et ils ont raison.

Nous avons eu cependant plusieurs nouveautés; elles méritent qu'on se dérange pour les voir.

La Comédie-Française a donné un acte en vers de M. Catulle Mendès, intitulé : la *Part du Roi*.

On dit que c'est une bluette; pour moi, c'est un bijou. Il est si rare à présent de rencontrer l'esprit, la poésie, le bon goût réunis dans une même œuvre! Cette pièce est courte, elle ne pouvait, elle ne devait pas être plus longue. Ce n'est pas une comédie, c'est une étude, c'est une conversation, peut-être incomprise de la génération actuelle, pour qui l'idéal est un livre fermé et qui n'admet, en fait de capricieuses fantaisies, que le positif.

Dans ce vieux temps que, suivant les principes modernes, il faudrait jeter aux orties, le cœur et l'imagination jouaient un grand rôle. Les jeunes femmes rêvaient beaucoup, elles bâtissaient des chimères qui souvent les préservaient des réalités dangereuses.

Une jolie comtesse veuve, habitant seule son château, s'est rendue à une fête où elle a été remarquée par le roi qui le lui a fait savoir en lui annonçant qu'il se rendrait chez elle incognito. Elle l'a à peine aperçu, mais sa tête travaille sur cet amour; elle se pare de tous les charmes de l'espoir, elle aime d'avance ce roi glorieux que toutes les femmes se disputent et qui est venu la chercher, elle, dans son obscurité, alors qu'elle n'aurait pas osé penser à lui. Sur ces entrefaites, un inconnu se présente et vient demander l'hospitalité. Il a échappé à grand-peine à une bande de voleurs qui l'ont dépouillé tant et si bien qu'il y a même perdu une de ses bottes.

Son apparence est celle d'un de ces braves d'aventures qui, à cette époque, couraient le pays, offrant leur épée partout où il y avait du danger. Ceci n'a rien de royal; néanmoins la châtelaine ne doute pas qu'elle ne possède l'hôte illustre qu'elle attend. Elle le reçoit en conséquence, les plus beaux vêtements du défunt lui sont offerts, on lui sert ce qu'il y a de mieux au logis, elle est elle-même son échanson, et les propos galants s'échangent déjà entre eux.

Tout à coup l'illusion tombe: le roi doit porter au bras gauche un bracelet — il n'y est point. Donc ce n'est pas le roi. Déception cruelle! il commençait à lui plaire. Il se serait donc moqué d'elle, ce coureur de grand chemin? Vite qu'on le dépouille, qu'on le chasse, ce n'est pas le roi, que vient-il faire? On ne veut plus le voir, il va partir, on l'ordonne, on lui donne juste le temps de décamper. Il reste seul et se désole, car il est pris sérieusement, il aime et ne comprend pas qu'on rejette une telle passion.

Aussi ne la rejette-t-on pas si fort. La petite comtesse vient s'assurer qu'il est bien parti. Est-ce pour cela? Il y est encore. La timidité n'est pas son défaut. Il parle, il avoue sa flamme, il presse, il entraîne, il séduit, il enivre, tant et si bien que lorsqu'on entend le cor annonçant l'arrivée du roi tout de bon cette fois — il arrive trop tard.

Telle est cette charmante chanson d'amour.

Bressant et Mlle Croizette sont aussi charmants qu'elle. C'est une de ces pièces qu'on reverra souvent et toujours avec un plaisir nouveau.

Le Gymnase avait joué, l'autre quinzaine, une fort vive plaisanterie que je n'ai pu voir et dont je ne parlerai donc pas. Cette fois, il a renouvelé son affiche avec deux comédies. L'une, *l'Invalide*, de M. Amédée Achard, est fort spirituelle et malheureusement trop vraie. Une jeune femme, fiancée avant la guerre, refuse d'épouser son fiancé quand il revient défiguré et manchot.

Son amie, plus compatissante, s'attache à lui justement parce qu'il souffre et qu'il est malheureux.

Elle est récompensée de son noble sentiment, car le héros n'est ni borgne, ni estropié, il a voulu éprouver la tendresse de sa prétendue, un peu confuse de voir qu'elle a été prise pour dupe. Au fond de son âme, elle doit s'avouer qu'elle a mérité son sort et que celle qui la remplace a tous les droits du monde à être aimée. Il y a dans tout cela des détails de cœur et des mots d'esprit ravissants. Pourtant cela n'aura pas le succès de *l'Œil crevé*. Voilà l'époque.

Après *l'Invalide*, le même jour, est venu le *Cousin Jacques*, de Louis Leroy. Une vraie perle. Landrol est parfait dans le rôle principal. C'est un de ces parents que les familles renient, parce que leurs débuts sont défectueux. Leur jeunesse les entraîne, ils font des folies, dont ils se repentent, quand ils ont bon cœur, ce qui arrive plus souvent qu'on ne pense. C'est le cas du *Cousin Jacques*. Il revient corrigé et résolu à recommencer une vie utile. Ses parents le croyaient mort et ne le pleuraient pas. Ils le reçoivent comme un inconvenient et le mettraient volontiers dehors. Il le comprend et se prépare à partir, lorsqu'une révolte éclate parmi les ouvriers de l'usine; tout le monde a peur; lui, il se jette au-devant. Il tient tête aux mutins, il les persuade, il les calme et sauve les ingrats qui le méconnaissent. Non content de cela, il sauve aussi l'honneur, le bonheur de cet industriel pour qui les prescriptions de l'Évangile sont lettre morte.

Il a bien droit à la médaille, le cousin Jacques, car c'est un sauveteur général. Il a décroché dans ses voyages un pendu qu'il retrouve et dont le rôle est bien amusant.

Ces trois actes sont pleins d'esprit, de gaieté; il s'y trouve juste assez de sentiment pour plaire aux âmes sensibles; aussi le succès a-t-il été complet. Il sera durable parce qu'il est mérité; tout Paris ira voir le *Cousin Jacques*.

Monselet a livré au public sa première pièce, l'autre semaine, aux Folies-Dramatiques. *Les Femmes qui font des scènes* sont ordinairement maladroites et ennuyeuses; celles-ci amusent et plaisent. L'auteur est un habile qui sait rendre gai ce qui est triste, et à qui l'esprit ne fera jamais défaut. Il faut voir et entendre ces scènes; jamais un compte-rendu n'en pourra donner l'idée. Allez-y.

À Cluny on a repris *la Closerie des genêts*, un vrai et beau drame, de Frédéric Soulié. Quelques-uns diront qu'il a vieilli; je crois plutôt que nous avons changé et que nous ne comprenons plus ce genre d'intérêt fondé sur de grands et nobles sen-

liments passés de mode. C'est nous qu'il faut plaindre.

Le 25 juin a été célébré à la chapelle du château à Versailles le mariage de Victorien Sardou avec Mlle Anne Soulié, fille du conservateur du Musée. Sardou épouse parce qu'il l'aime, sans songer à la fortune, une belle jeune fille, douée de toutes les qualités de l'âme et de l'intelligence. C'est le bonheur qu'il prend par la main et qu'il introduit dans le beau château de fées que son talent a fait surgir d'un coup de baguette. S'il plaçait ce dénouement à son premier ouvrage, on l'accuserait d'in vraisemblance, tant il est rare dans notre société dégénérée. L'univers entier connaît l'auteur des *Pattes de mouche* et de *Rabaças*. On saura maintenant que chez lui l'homme d'esprit. Tant mieux !

Comtesse DASH.

SOUVENIRS DE VOYAGE

(Suite)

Bagnères-de-Bigorre possède un musée fondé par M. Achille Jubinal, qui fut pendant vingt ans député des Hautes-Pyrénées, et qui y collectionna, ainsi qu'au musée de Tarbes, des toiles très remarquables et des bas-reliefs d'une grande valeur. Un cabinet de minéralogie, fondé par feu M. Davezac; un cabinet de botanique et d'ornithologie, créé par M. Philippe, ancien chef des guides de Bagnères; un théâtre, un casino et des promenades variées et pittoresques.

L'établissement thermal mériterait d'être dégagé des petites rues qui l'obstruent. Il faudrait tracer une espèce de boulevard partant des Coustous pour y arriver. Ce boulevard serait bien vite animé de coquettes villas et de beaux hôtels, car tout est spéculation à Bagnères comme dans les villes d'eaux : les maisons y ont une grande valeur de rapport en raison de la saison thermale. C'est de l'argent parfaitement placé.

L'établissement est très beau, tout en marbre et parfaitement agencé. Il y a sept sources différentes, sans compter les autres sources qui appartiennent à des particuliers. On compte trente-deux sources à Bagnères.

Les deux principales industries de Bagnères sont le marbre et le tricot. Toutes les femmes tricotent en marchant et en trottinant sur leurs ânes. Très souvent, en se promenant, on s'arrête émerveillé en voyant accroupie, sur le bas de sa porte, une tricoteuse qui exécute un travail féerique. Elle a jusqu'à dix pelotons de laine différente,

qui ne se mêlent jamais, et qui, tour à tour, sous ses doigts de fée, s'épanouissent en pivouines, en roses ou en marguerites. Les tout petits enfants parfilent déjà la laine et tricotent aussi.

Il y a beaucoup de marbreries à Bagnères, où l'on exécute des travaux grandioses et artistiques. Les voyageurs y trouvent mille petits ouvrages gracieux et charmants, qu'ils rapportent comme souvenirs des Pyrénées et qui ne coûtent pas cher. Il y a marché toutes les semaines sur les Coustous et sur la place de la mairie, ce qui donne une grande animation à la ville. Nous ne dirons rien du caractère des habitants : exploiter toujours et quand même. Il n'en est pas ainsi de Tarbes, qui est beaucoup plus hospitalière et beaucoup moins rapace.

Nous pensions reprendre la route de Paris le 20 mars, et nous nous faisons une vraie fête de retrouver notre petit nid de la rue de Provence et tous nos amis. La Commune en décida autrement, car nous restâmes à Bagnères-de-Bigorre jusqu'au 27 mai, et nous assistâmes à la floraison printanière de la nature. Nous avons vu, en arrivant le 7 mars dans les Pyrénées, les montagnes couvertes de neige, et peu à peu une végétation luxuriante se produisit comme par enchantement. Nous avons conservé une bien douce souvenance des bouquets de perce-neige que nous allions cueillir dans les prés, et auxquels succédèrent des gerbes de larges pâquerettes, de boutons-d'or et de pieds d'alouette de nuance azurée. Puis vinrent les glaïeuls roses qui se miraient au bord des ruisseaux et que nous ramassions à pleines corbeilles. Toutes ces fleurs aimables et riantes étaient l'une de nos joies les plus intimes et une grande consolation dans nos angoisses et dans nos désespérances.

Le 12 avril, je reçus du Mans une dépêche de mon fils, qui me disait qu'il était détaché du 19^e bataillon de chasseurs pour être dirigé sur Versailles, et sur Paris, envahi par la Commune. Ce fut un coup de foudre pour moi. Je croyais mon fils à l'abri de toute éventualité en étant à Toulouse. En même temps, j'appris que Toulouse avait tenté d'arborer le drapeau rouge et de proclamer la Commune. M. de Kératry venait de succéder à M. Duportal et la position était excessivement tendue. La population de Toulouse, plus remuante et tapageuse que méchante dans toute l'acception du mot, se porta en masse vers le Capitole, que la garde nationale occupait déjà. Un détachement de cinquante jeunes recrues, commandé par un capitaine, fut envoyé pour rétablir l'ordre. Grâce à l'énergie de ce jeune capitaine, à son courage et à son sang-froid, l'honneur de l'armée resta intact et il n'y eut pas une seule goutte

de sang répandu. Pendant plus d'une heure et demie, le capitaine parla avec la foule jusqu'à ce que des ordres supérieurs arrivassent de la Préfecture. Le lendemain, dans les dépêches de préfet à préfet, le fait concernant l'attitude du jeune capitaine de chasseurs à pied devant le Capitole était relaté, mais il n'était pas nommé. Or, ce jeune capitaine était mon fils. Ce ne fut que plus tard que je sus tout cela. Mon fils, détaché du 19^e bataillon de chasseurs, avait été incorporé dans le 22^e bataillon de la même arme (brigade Berthe), qui avait déjà perdu beaucoup d'officiers aux gares de Clamart, de Vanvres et d'Issy.

Toutes les souffrances que j'avais endurées pendant la guerre avec la Prusse se renouvelèrent; souffrances plus cruelles encore, peut-être, car il fallait se battre contre des Français. Il n'y a rien de plus impie et de plus douloureux que la guerre civile; quand on y songe, on a froid dans le cœur. C'étaient des Français qui brûlaient Paris, qui anéantissaient nos monuments publics, nos gloires nationales, et qui fusillaient des prêtres, des gendarmes et des hommes inoffensifs et dévoués au parti de l'ordre. En lisant toutes ces horreurs sanglantes dans les journaux qui nous parvenaient, on croyait à un horrible cauchemar plutôt qu'à une aussi triste réalité. Les chagrins et l'insomnie minaient une seconde fois notre santé. Nous n'avions pas de nouvelles. Les Versaillais avançaient sur Paris; une lutte épouvantable était imminente. A la même époque, le docteur Constantin James, en tournée d'eaux thermales, vint à Bagnères-de-Bigorre. Il fut effrayé de l'état de santé dans lequel il me trouva, et il décréta d'une façon absolue, si je ne voulais pas succomber à l'anémie qui m'allanguissait, de quitter Bagnères-de-Bigorre en toute hâte pour me rendre aux bains de mer de Royan, sur les bords de l'Océan. L'air de la mer seul pouvait me tonifier et ranimer mes forces. Je quittai Bagnères en y laissant la famille Jubinal, M. et Mme Claudon, et un excellent homme, M. Vignerte, qui vint bien souvent me tenir compagnie dans mes longues soirées d'exil. Il fallait d'abord arriver à Bordeaux, pour prendre le bateau pour Royan. Nous ne connaissions pas Bordeaux; c'est une bien belle ville, un vrai Paris. La vue du port est splendide, on dirait un port de mer. Nous étions descendue à l'hôtel des Quatre-Sœurs, dans le plus beau quartier de la ville. Je trouvai beaucoup d'animation et de luxe à Bordeaux; jamais on ne se fût douté que Paris était à feu et à sang. Les Bordelaises les plus élégantes se donnaient rendez-vous dans le jardin public, comme autrefois les Parisiennes et les étrangères autour du lac du

Bois de Boulogne. Il y avait des modes nouvelles, des chapeaux printaniers. Les enfants, avec de larges ceintures d'enfants de chœur, jouaient avec l'insouciance de leur âge. Je regardais toute cette foule joyeuse et parée, les larmes dans les yeux, car je pensais à Paris et aux événements lugubres qui s'y accomplissaient.

Je pris une voiture et me fis conduire dans la ville et hors la ville. Je voyais sans voir et sans retenir les lieux que je parcourais. Le lendemain, je pris le bateau pour Royan. La matinée était fraîche et le ciel un peu couvert. Quel beau voyage par un temps calme et par de chauds rayons de soleil!... Nous n'eûmes pas cette heureuse chance. Jusqu'à Blaye le temps se maintint; on espérait même que le soleil allait percer les nues. Aussi le trajet fut-il charmant. Le vapeur. la *France* filait doucement sur les eaux de la Garonne, et le paysage se déroulait de chaque côté de la rive d'une façon toute pittoresque. A droite on voyait disparaître la Bastide, ses usines et ses immenses chantiers de construction. A gauche, le quai des Chartrons et le quai Bucalan, le pont gigantesque de Bordeaux et toute la ville avec ses clochers et ses colonnes. Puis des prairies, des marécages. Le regard se reportait à droite sur des sites verdoyants et variés, et l'on apercevait tour à tour des châteaux, des parcs splendides, des villas et de ravissants cottages.

Après avoir côtoyé l'île de Blanquefort, c'est le village de Montferrand et son château qui apparaissent au milieu d'une magnifique avenue de peupliers, et qui appartient aux héritiers de M. de Peyronnet, ancien ministre de Charles X. On arrive ensuite au Bec-d'Ambès, où la Garonne et la Dordogne se rejoignent pour former la Gironde. Du Bec-d'Ambès à l'embouchure de la Gironde, une suite d'îles et de bancs partagent le fleuve en deux branches à peu près égales. Le village de Margaux, dont le vin est si célèbre, se trouve resserré entre ces deux détroits. D'autres villages qui se succèdent apparaissent et disparaissent comme dans une fantasmagorie: c'est Bayon, Camps, Gamiac, Laroque, Saint-Creis, Villeneuve et Plussac. L'un de ces villages présente, sur le flanc de la falaise, des habitations échelonnées à mi-côte dans les carrières même où elles ont été creusées.

Le vapeur va trop vite, on n'a pas le temps de voir; mais nous voici à Blaye, et tous les yeux se dirigent vers la citadelle où fut détenue, en 1832, Son Altesse Royale Madame la duchesse de Berri, après son arrestation en Vendée. Toutes les femmes de cœur songent à cette mère et à cette princesse, qui venait revendiquer à juste

droit le trône pour son fils, et tous les yeux se remplissent de larmes. La duchesse de Berri n'est plus... Dieu lui a fait la grâce de ne pas voir la France démantelée et appauvrie comme elle l'est aujourd'hui, divisée et harcelée par tous les partis, qui veulent se la partager comme autant d'oiseaux de proie.

VICOMTESSE DE RENNEVILLE.

(A suivre.)

LITTÉRATURE

LA SERVANTE

PAR MADAME CAROLINE GRAVIÈRE.

(Suite.)

IV

Quelques années s'écoulèrent ainsi paisiblement. Le comte Pierre se sentit presque au bout de sa jeunesse. L'engouement des premiers succès s'é-moussa, le travail commença à le fatiguer et sa vie de garçon à Bruxelles lui parut ennuyeuse.

Quand il jetait les yeux autour de lui, il les arrêtait sur l'un ou l'autre ménage.

Le souvenir de sa femme n'était plus immobile dans son imagination ; il y flottait comme ces apparitions de saintes que l'on distingue à peine des nuages. Et puis, une catastrophe si douloureuse avait marqué la première partie de sa vie, qu'il avait pour ainsi dire muré cette époque.

Il avait rencontré dans les salons bien des jeunes filles qui avaient cherché à le captiver ; mais, pour échapper aux pièges de la danse et du piano, il avait découvert un îlot de terre ferme, la parenthèse d'une conversation intéressante au milieu de l'éternelle banalité mondaine.

Il s'aperçut qu'il y recourait toujours et que d'autres s'en apercevaient aussi.

Cette planche de salut ou plutôt ce coin d'un sofa de velours à demi caché par les plis d'un rideau, lui était gardé par les soins d'une personne qui, jeune, n'avait pourtant rien d'une jeune fille, et qui sans jamais avoir été mariée, avait un certain air de douairière.

Mlle Alix Van Capellen était née à Anvers, premier brevet de morgue et de raideur, et appartenait à une famille de la petite aristocratie que l'on pourrait appeler vénérable.

Son piédestal était un monceau d'or, car le baron Van Capellen, son père, était sénateur et l'un des plus riches armateurs d'Anvers, il n'habitait Bruxelles que pendant la session des Chambres.

Le but de Mlle Alix était d'entrer, par le mariage, dans l'aristocratie de vieille roche ; toutes les distinctions que réunissait le comte de Marcellis émurent la fibre ambitieuse qui, chez elle, remplaçait toutes les autres.

Elle était née à Anvers et y avait vécu pendant les vingt-cinq années qu'elle comptait déjà, excepté un décompte à faire en faveur de trois années passées dans un couvent en France.

La vanité d'avoir reçu une éducation française s'ajoutait à l'air dédaigneux de Mlle Alix, et elle se croyait le droit d'avoir oublié le flamand, que l'on parlait pourtant dans la maison de son père.

Pour rien au monde, elle n'eût consenti à en comprendre un mot. Quelque si et quelques mais de moins, Mlle Alix aurait été jolie.

Au premier coup d'œil, elle avait une physionomie à caractère et beaucoup de distinction.

En la regardant mieux, on s'apercevait que les angles et la bile étaient les éléments de ce visage.

Tout en elle était définitif et singulièrement arrêté ; les bandeaux de cheveux trop lisses et trop noirs, la pupille durement découpée sur l'agathe-claire de l'œil, le regard fixe mais pourtant en biais, la bouche sèche et sans lèvres, suffisaient pour faire deviner la femme ; la parole formulant des arrêts à l'emporte-pièce, le geste rare, sans hésitation ; sans étendue analogue aux idées ; la toilette sombre, mesquine, dédaigneuse de tout art de plaire, telle était Mlle Alix ; prenant le dédain pour la vertu, la morale et la dévotion ; ne consentant pas à faire partie des jeunes filles, professant l'horreur de la danse, mais très appréciée par les vieilles filles, les dévotes et les douairières. Une Mme de Maintenon, moins la femme qui avait eu l'amitié de Ninon.

Je ne dirai pas que Mlle Alix plut au comte de Marcellis. Sa personne excluait l'idée de ce qui plaît ; mais sa réserve, son genre, son air sérieux firent une certaine impression sur lui, et le dédain avec lequel elle avait refusé plusieurs partis donnait quelque prix à ses avances.

Les hommes sont toujours fiers de faire éclore un sourire sur des lèvres de granit et de voir une lueur colorer le Spitzberg ; tant il est vrai que l'amour doit être une flatterie pour la plupart d'entre eux.

Pierre chercha à deviner ce que consentirait à aimer cette femme qui n'aimait ni l'amour, ni le mariage, ni la toilette, ni les romans, et sa curiosité fut stimulée en découvrant qu'elle s'occupait volontiers de questions politiques.

Dès lors leur conversation eut de l'intérêt et l'Amérique en fut le thème. Elle lut, étudia, approfondit, afin de pouvoir discuter, et tout en re-

fusant ses sympathies aux idées démocratiques, elle accorda son attention à celui qui cherchait à la convertir aux idées humanitaires.

Le comte Pierre se laissa prendre et reprendre tous les soirs à la délicate flatterie d'être écouté par une jeune personne qui mettait sa conversation au-dessus de tout ce qui séduit et enivre les autres femmes, et chaque fois qu'il croyait avoir démoli un des préjugés de l'Anversoise, il ne s'apercevait pas qu'elle-même avait placé un jalon de plus sur le terrain de sa conquête.

Il ne se défia pas assez de cette femme dont le seul penchant tendre était d'aimer à être aimée, c'est-à-dire servie, depuis la terre où on lui présenterait ses pantoufles, jusqu'à l'autel sur lequel on la vénèrerait.

Dans deux maisons où l'un et l'autre allaient toutes les semaines, on remarqua que Mlle Van Capellen réservait une chaise au député et cela la compromit presque autant qu'un rendez-vous aurait compromis une autre femme ; mais elle n'en continua pas moins à lui départir cette faveur, avec des allures de Minerve.

Ce qui avait contribué à vieillir Mlle Alix d'aussi bonne heure, c'est que n'ayant plus de mère, elle avait été obligée de tenir la maison de son père, et elle spéculait sur ce type correct de douairière qui, au milieu de tant de femmes occupées sans cesse à se rajeunir, lui créait un petit rôle.

Le comte de Marcellis allait à ces soirées, fréquentées surtout par des hommes chauves, décorés et arrivés, et où les femmes, peu nombreuses, avaient été conquises au prix de mille adulations, dans la grande noblesse. Pour présider ce cercle, la sévère déesse du logis se donnait un air imposant. Le comte Pierre eut le tort de se laisser prendre au simulacre d'une grandeur qui n'avait pas sa source dans l'âme ; il crut à la supériorité d'une femme incapable de faiblesse.

A la fin de l'hiver, le père, aussi amoureux que sa fille du titre de comtesse de Marcellis, dit au comte Pierre :

— Mon cher, vos sentiments ne sont ni suspects, ni impénétrables ; je suis autorisé à vous dire qu'on les agrée.

Le comte Pierre ne trouva cela ni simple, ni naturel, rien ne pouvait l'être dans cette maison, mais il l'accepta comme chose très logique et fut flatté de se laisser prendre.

On prononça par conséquent le mot : mariage, ce qui était déjà beaucoup, on ne prononça pas le mot : amour, c'eût été trop.

Aux derniers jours d'avril, Mlle de Meerbeeke

fit appeler Lise et lui communiqua la lettre suivante :

« Chère tante,

« Je me marie. Je vous amène une femme qui inspire la vénération, ce qui ne l'empêche pas d'être belle et d'avoir vingt-cinq ans. Les vieilles femmes la croient des leurs et les jeunes filles voudraient lui ressembler. Toute ma famille sera fière de cette alliance de Mlle Alix Van Capellen qui appartient à une des anciennes familles patriciennes d'Anvers. Elle est née pour régner et relèvera la maison ; c'est aussi la belle-mère qu'il faut à Armand à l'âge qu'il a. Attendez-nous à dîner dimanche prochain, et dites à notre excellente Lise qu'elle mette son dévouement ordinaire à préparer Armand. »

A la lecture de cette lettre, les sensations confuses d'une douleur horrible sonnèrent le glas dans le cœur de la petite Lise. Elle prit le petit garçon sur ses genoux et resta quelques minutes la figure inclinée sur ses cheveux, puis elle commença un discours, troublé par l'amertume et brisé à chaque instant par l'émotion.

— Ne vous chagrinez pas, Lise, dit la tante. Cette demoiselle est certainement très bien, puisque Pierre l'a choisie. Et puis, c'est une Van Capellen, vieille famille non titrée, mais de bonne souche et sans mésalliances. Je vais en faire une étude particulière.

L'histoire des familles patriciennes est ce qu'il y a de plus curieux au monde. C'est une spécialité.

Telle n'a point de titre, et possède une généalogie enviée par plus d'un roi. Souche vaut plus que titre, et filiation que domaine.

— Expliquez-moi cela, ma tante, dit Armand.

— Mon cher ami, c'est très-simple. C'est être tout noble... Mais vous comprendrez mieux quand vous serez grand.

— Je voudrais comprendre à présent. Qu'est-ce que l'histoire d'une vieille famille, tante ?

Mlle de Meerbeeke frotta ses lunettes.

— C'est ne pas avoir dérogé depuis des siècles ; avoir toujours été les mêmes de père en fils.

— Je comprends fort bien, dit l'enfant. Ainsi, le père de Lise était tourneur, tous ses grands-pères étaient tourneurs depuis l'époque où l'on tournait. C'est ça une vieille famille ?

— Sans doute. Une vieille famille de plébéiens.

— Oui. Nous, nous sommes des patriciens ; deux mots que j'ai vus dans mon histoire romaine. Quelle différence y a-t-il entre ces deux espèces de personnes ?

— La différence du rang.

— Il me semblait que dans la ville de Romulus tout le monde avait commencé par être brigand ?

— Aussi, la noblesse romaine n'est pas grand' chose.

— Et entre les Flamands, qu'elle est la différence ?

— La différence du sang.

— Tiens ! Est-ce qu'il y a de la différence entre notre sang et celui de Lise ? Quand elle se pique, cela a la même couleur.

— C'est pourtant ainsi. Mais j'aurai de la peine à vous le faire comprendre.

— Eh bien ! tante, je demanderai une explication au docteur ; lui qui soigne les gens, il doit s'y connaître.

Vous avez l'air toute ahurie, Lisken, dit Mlle de Meerbeeke. Cependant le second mariage d'un gentilhomme, quand il s'accomplit dans les conditions requises, doit être regardé comme un événement heureux. Qu'auriez vous dit, mon enfant, vous qui portez un si grand attachement à notre famille, si mon neveu s'était mésallié ? Réjouissons-nous tous d'avoir à nous dévouer à une véritable grande dame. S'il y a des gens qui osent attaquer la noblesse des Van Capellen devant moi, je leur prouverai, pièces en mains, la valeur de cette famille. Savez-vous bien qu'ils ont une marmite dans leurs armes ?

— Un marmite ! s'écria Armand en se tordant de rire ; est-ce qu'il y a quelque honneur attaché à cette marmite, ma tante ?

— Un honneur très grand. Les Van Capellen ont des alliances en Espagne. Quand un gentilhomme castillan allait à la guerre, l'un ou l'autre vilain était chargé de porter les ustensiles de cuisine à l'usage de son seigneur.

— Comme, lorsque j'étais petit, Lise portait mon biberon quand nous allions à la promenade ? dit Armand en embrassant de nouveau sa bonne ; mais je trouve affreux ce mot de vilain, et je ne saurais le dire de quelqu'un que j'aime et que j'estime.

— Voyons, Lise, reprit la tante, reprenez votre bonne mine habituelle ; rien ne sera changé dans la maison ; je connais les intentions de mon neveu à votre égard, et je puis vous assurer que vous resterez toute votre vie à notre service.

Pendant que Mlle de Meerbeeke disait ces choses, Lise murmurait quelques paroles à l'oreille d'Armand pour le préparer à ce fatal dimanche et l'engager à être gentil avec la dame que son père amènerait.

Le petit garçon se retournait de temps en temps surpris et le sourcil froncé. Il avait neuf

ans, et le mot de belle-mère pouvait déjà avoir une signification pour lui.

— Est-elle bonne ? demanda-t-il à Lise.

— Puisque ton père l'aime, mon Armand ?

— M'aimera-t-elle ?

— Puisqu'elle aime ton père !

— Est-elle belle ?

— Puisqu'elle sera comtesse de Marcellis.

— C'est toi qui est ma petite mère, s'écria-t-il tout à coup, je n'en veux pas d'autre.

Il se jeta dans les bras de sa bonne, et tous deux se tinrent embrassés en pleurant.

— Là, là ! dit Mlle de Meerbeeke, c'est l'effet du premier moment, vous vous habituerez. En attendant, je vais commander pour dimanche un diner qui apprendra à ma future nièce que Malines n'est pas si loin d'Anvers.

CAROLINE GRAVIÈRE.

(La suite au prochain numéro.)

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

PLANCHE 16

Toilette de demi-deuil. — Robe en faye noire. Corsage ouvert en châle jusqu'à la ceinture. A l'intérieur, fichu à la paysanne en tulle illusion, voilé par une dentelle noire. Nœuds en faye gris lilas, posés de distance en distance avec un coquillé de dentelles noires, depuis le milieu du corsage jusqu'au bas de la jupe. Puis une tunique Pompadour en faye noire, très à traîne et formant poif sous une ceinture en ruban gris lilas, dont les coques et les bouts dépassent. Elle est encadrée d'un coquillé gris voilé par une dentelle noire. Les manches, ouvertes, ont des crevés de faye grise depuis le haut du bras et se terminent par une dentelle noire. Sous-manches en tulle illusion plissé. Gants gris. Bas de soie noire à jours ; souliers Louis XV en chevreau mat et nœuds gris.

12 m. de faye pour la robe ; 40 m. pour la tunique.

Deuxième toilette. — Première jupe en faille vert de gris, avec un volant de 49 cent. largement plissé. Tunique polonaise en cachemire même teinte toute brodée en plumetis et se terminant par une frange de laine nouée. La polonaise se ferme devant avec des nœuds de soie pareils à la jupe. Chapeau en paille blanche, garni de doubles rubans vert-de-gris et bleu pâle ; groupe de roses sur le sommet.

8 m. pour la première jupe, si la soie a plus de 60 cent., et 8 m. de cachemire pour la tunique polonaises. Souliers Louis XV en chevreau gris, avec nœuds de ruban gris et vert.

Pour les articles non signés :
Vicomtesse de RENNEVILLE.

Paris. — Imprimerie Georges Kugelmann, rue du Helder, 13.